

## Bernard CULOT

### Elle en moi

Les conditions atmosphériques étaient vraiment exécrables, elles auraient fait frémir la plupart des hommes en les astreignant à se calfeutrer dans leur maison. Le cœur de la montagne nous envoyait une neige drue, une brume enveloppante et un vent fort, gelant, capable d'unir l'eau et le feu ou de relier la terre et l'air. Nous venions de passer quelques jours radieux qui nous auraient fait oublier cette fin du mois de janvier durant lequel, la grande dame, du haut de ses deux mille cinq cents mètres, rappelait la frontière entre la montagne et les hommes. Elle manifestait un besoin de se réserver un moment privilégié, de se ressourcer en elle-même, avant d'entamer le passage entre la mort de l'hiver et la résurrection printanière.

Nous étions prêts à partir. Je pris mes deux sacs à dos, je fermai le chalet et, suivi des deux chiens, je me rendis vers le lieu de rendez-vous au centre du village. Quatre à cinq personnes chaudement emmitouflées patientaient à côté de la moto des neiges qui n'attendait que les impulsions du pilote pour s'élancer sur la piste. Gérard, un grand gaillard solide d'une bonne cinquantaine d'années, était là ; je lui souris, de ce sourire imperceptible que l'on affiche devant son père ou son frère avant un grand départ, un sourire juste pour dédramatiser le moment. Probablement qu'il ne comprenait pas mon apparente insouciance, mais il m'enlaça de ce geste fort et masculin, comme s'il désirait me transmettre l'énergie dont il n'avait pas besoin dans l'immédiat afin que je l'utilise en cas de besoin, telle une trousse de secours pour revenir au village sain et sauf. Tout en me saisissant les épaules de ses grosses mains, il me dit :

— Denis, prends garde à toi. Je sais que tu es un bon, mais là-bas, maintenant, ça doit cracher et n'oublie pas la radio, toutes les deux heures ! Essaie de faire au mieux, ne commets pas d'imprudence.

— Tu sais ce que je pense, je ne vais pas essayer car celui qui essaie commence avec une part de « non-réussite » ; s'il arrive au terme, cela dépendra de pas mal de chance. Je pars pour réussir et si j'échoue, c'est qu'il y aura eu des accidents. Mais tranquillise-toi, tout va bien se passer.

Légèrement en retrait, je vis les autres personnes qui ne savaient où regarder. Certaines me faisaient un timide signe de la main, chuchotaient un « soyez prudent ». L'expression de leur visage et le timbre de leur voix me semblaient étranges comme un mélange de « n'y allez pas » et de « allez-y » ou si vous préférez, une crainte de me voir pour la dernière fois et une envie de me voir partir avec l'espoir d'un retour. Je déposai mes sacs dans la petite remorque attachée à la moto ainsi qu'une botte de tiges de bambou qui me serviraient à jalonner les parties de chemin les plus délicates, après quoi les deux chiens de traîneau, Ajax et Mithra, s'installèrent de chaque côté respectant un certain équilibre.

Alphonse venait de faire démarrer le scooter des neiges, signe de notre départ imminent. Mais avant de s'asseoir, il me dit :

— Écoute, mon gars, tu es complètement fou de partir par un temps pareil. Le « Sentier des Dents » est plein de pièges, tu le sais mieux que personne. Je te le dis, cette fois tu vas y laisser ta peau.

— Alphonse, il faut que l'on parte. On a déjà assez perdu de temps ainsi, je dois faire vite. Je te le dis bien franchement, si je dois y laisser ma peau, je laisserai aussi mon âme et je te certifie qu'elle préférera être là au-dessus que de croupir ici en bas.

J'aime bien Alphonse, c'est un bon copain, un homme jovial qui rigole quand tout est plaisant et qui râle quand les choses se compliquent. Il n'est pas très difficile et il n'attend pas grand-chose de l'existence, seul le fait de vivre selon les coutumes de son village lui suffit. C'est peut-être ça son bonheur. Mais aujourd'hui, sa pusillanimité m'irritait. Il était devant moi transi de froid malgré sa grosse veste de mouton retourné, il ne pensait qu'à rentrer au plus vite, se rencogner près du feu qui éteindrait cette frilosité paralysante. Il était pitoyable avec sa peau d'animal mort sur un autre mort, il avait perdu toute capacité qui élève « l'être homme » au stade de l'humain.

Le moteur vrombissant, j'enjambai la selle et, à peine installé sur le siège, le véhicule démarra. Machinalement, je regardai en arrière pour m'assurer que le matériel était bien arrimé. Je vis les gens qui nous saluaient avec de grands gestes en constatant que leur taille ainsi que le volume de leur maison diminuaient à vue d'œil. Il s'agissait d'un phénomène bien connu et courant, mais lorsqu'il apparaissait avec en toile de fond cette montagne large et gigantesque, la petitesse de l'homme et de ses constructions s'avérait d'autant plus évidente face à la majesté de la nature. Bientôt, le village allait m'apparaître telles ces miniatures décoratives que l'on trouve dans les étagères à l'époque de la fête de Noël et qui sont animées par de petits personnages, de la grosseur d'une fourmi. Les sociétés humaines semblaient si fragiles. Elles s'effritaient avec le vent, elles s'altéraient avec l'eau, elles dépérissaient avec le temps qui passe ; mais le plus grand danger venait moins des contraintes extérieures que de la volonté de puissance, sans cesse grandissante, de ces minuscules santons.

Le paysage déferlait rapidement. Notre allure était excessive, je m'approchai de l'oreille d'Alphonse :

— Tu vas trop vite. Plus haut, les bûcherons ont laissé des souches et de gros rondins. À cette allure, si tu en prends un, on va se fracasser !

— Ne t'inquiète pas, je connais. Dans vingt minutes, je te largue au « Chemin des Loups ».

Je n'avais pas l'habitude de ce moyen de transport que je n'appréciais pas, mais je devais reconnaître qu'il était rapide, efficace ainsi que reposant ; personnellement, je préférais la marche. Hiver comme été, je parcourais, pour mon plus grand plaisir, les sentiers de montagne à longueur de semaine en surveillant et entretenant les gîtes. Sentir le sol directement sous les pieds me donnait l'impression d'encrage plus réel sur cette

terre tout en me donnant un sentiment supplémentaire de sécurité, je décelais directement le danger d'un glissement ou d'une zone plus critique.

J'étais propulsé à l'intérieur de la forêt à tel point que je ne pouvais même pas identifier ni saluer les arbres qui, de leur côté, n'avaient pas le temps de me reconnaître. Nous vivions des contrastes forts entre les bruits stridents du moteur et le silence feutré du tapis neigeux qui nous entourait ; entre la couleur noire agressive de la moto qui tranchait avec la blancheur de la neige ; entre les odeurs du mélange d'huile et d'essence chauffées qui coiffaient les subtils arômes naturels et combien réconfortants des conifères. Cette machine opposait une force déterminée, mais limitée à la vigueur innocente, incontrôlable et quasi illimitée de la nature.

Je me calai dans le fond du siège et je repensai aux péripéties des jours précédents qui m'avaient conduit dans cette situation périlleuse.

\*\*\*

Les circonstances qui sont relatées n'en font pas une histoire extraordinaire et elles pourraient survenir à tout moment dans de nombreuses autres parties de la planète. Mais son côté bouleversant réside dans le fait que ces événements ont amené des drames inconsolables. La fin du cheminement apportera une lueur d'espoir et de consolation dont l'origine pourra être comprise comme venue de l'extérieur ou construction intérieure de l'homme. Ce sera à vous de choisir.

Tout commença il y a deux jours, jeudi, se situant entre le vingt et le vingt-cinq janvier. Je serais bien en peine de vous préciser la date exacte car mon existence tourne autour de deux grands pivots, le diurne et le nocturne. Le jour, lorsque la lumière fait suite à l'obscurité, je me sens comme renaître à une nouvelle vie. Mon esprit et mon corps s'activent en exécutant les diverses occupations prévues. Lorsque le soir arrive, mon activité ralentit, un peu comme un film dont les images se succéderaient moins vite et je suis irrésistiblement attiré par le sommeil, satisfait des tâches effectuées. Les projets qui n'auraient pas été réalisés le seront le lendemain par moi ou par un autre. Personne n'est irremplaçable ; nous avons peut-être trop tendance à nous identifier à une fonction, nous nous perdons nous-mêmes en elle et lorsque cette dernière disparaît, nous avons le sentiment de ne plus être, ou tout au mieux, nous ressentons un effet de manque ; nous créons ainsi la mort d'une partie de notre vie. J'utilise le calendrier et la montre uniquement pour éviter de manquer un rendez-vous ou pour me situer dans cette spirale infernale qu'est le temps, mais en veillant bien à ne tomber ni dans sa dépendance ni dans son esclavage.

Assis à l'extérieur sur un plancher de bois devant mon chalet, je finissais de nettoyer des légumes qui serviraient à préparer un potage pour le repas du soir. Après d'abondantes chutes de neige, les quelques jours passés avaient été splendides et je profitais du soleil, encore bas en cette saison, mais dont le rayonnement pénétrait jusqu'au plus profond de moi-même. Ainsi, ma chaleur corporelle, toute mécanique et

chimique, se dynamisait au contact des rais de l'astre en reconnaissant en lui sa propre origine.

Alphonse, un ancien moniteur de ski, passa sur la route allant au centre du village et m'interpella gentiment :

— Alors Denis, tu bronzes ? Tu vas devenir aussi brun que les touristes qui viennent glisser et qui sont fiers des traces blanches des lunettes. Je vais au « Rocher » prendre des nouvelles, tu viens avec moi ?

— C'est une bonne idée, je n'ai plus vu personne depuis des jours et en chemin tu vas me raconter les potins. Attends un instant que je mette ma casserole sur le feu et j'arrive.

Je louais cette habitation à une dame qui, devenue trop âgée pour vivre seule, s'était résignée à continuer son existence dans ces grandes maisons souvent impersonnelles et froides, mais qui avaient l'avantage de procurer à leurs occupants un confort, un suivi médical et un anti-isolement les sécurisant dans cette période automnale de la vie.

Même si j'aspirais à un certain retrait de l'ébullition des grandes villes, je n'avais pas jeté mon dévolu sur une cabane isolée au milieu des bois ni voulu devenir un ascète qui en arrive à oublier jusqu'à la signification des mots. Ce chalet, sans grand luxe, comportait toutes les commodités souhaitées à notre époque comme l'électricité, l'eau, le chauffage. Après avoir passé un petit sas qui faisait barrage au froid, on entrait directement dans la salle de séjour qui comprenait à gauche la cuisine, à droite le salon et au centre la cheminée à laquelle était raccordé un gros poêle à bois suffisant pour chauffer l'ensemble. À l'arrière, côté nord, j'avais installé ma chambre à coucher, une salle de bains et à l'extrême droite un débarras dans lequel se trouvaient les provisions, le frigo et le matériel nécessaire à mes escapades en nature. Le mobilier était conventionnel et fabriqué en sapin qui donnait d'agréables sensations visuelles par des teintes jaune or, mais aussi tactiles par la douceur chaleureuse du bois patiné, et enfin odorantes avec ses délicates senteurs de résine. L'immeuble avait été construit à l'aide de matériaux solides et naturels, m'accordant une protection tout à fait raisonnable vis-à-vis d'éléments extérieurs, même quand ceux-ci se déchaînent.

Ayant terminé mes préparations culinaires, je fermai la porte et rejoignis Alphonse qui jouait avec les deux chiens toujours impatients de partir en promenade. Tout en descendant la petite route qui accédait au centre du village, nous parlions de diverses choses allant du résultat des derniers matches de foot, des classements des jeunes skieurs qui préparaient les Jeux olympiques ou encore des derniers modèles de voitures présentés au salon de Genève. Malgré ce flot d'informations, mon émerveillement persistait devant ce paysage qui tout bonnement nous cernait.

— Alphonse, vois-tu ce que je vois ? Ce ciel, ce ciel si bleu, d'un bleu profond qui nous attire et serait prêt à nous absorber.

— Oui, c'est un ciel dégagé, quoi ! me répondit-il en levant les yeux au ciel.

— Et le soleil qui brille telle une boule magique dans ce ciel bleu et qui darde ses rayons de teinte jaune où se mélangent deux opposés, le froid du blanc avec l'extrême intensité de la lumière se perdant dans la neige et la chaleur du jaune qui nous réchauffe. Ces faisceaux prétendent nous maintenir où nous sommes et ils ont même tendance à nous repousser soit par crainte que nous violions cet espace céleste, soit pour nous protéger.

— Oui, c'est un bon soleil, quoi !

— Et puis notre village de Beauchamps, en plein milieu des montagnes valaisannes à mille sept cents mètres d'altitude, c'est un vrai petit paradis conçu par l'homme dans un site donné par les dieux où les saisons ont encore leurs tonalités avec cette sensation de vivre, mourir et renaître chaque année.

— Oui, c'est mon village, quoi !

— Tu es désespérant, tu ne perçois pas toutes ces merveilles qui nous entourent. Je te le dis : après avoir passé une bonne partie de sa vie dans la vallée, on est heureux de se trouver ici.